

dans cette maison qu'il visiterait un jour les tableaux des maîtres qu'il préférait, de belles armes, une bibliothèque composée de ses auteurs favoris. Malgré les difficultés de l'entreprise, elle avait acclimaté dans une vaste serre les plantes les plus riches et les plus rares de la flore indienne. — Armand lui avait dit qu'il les aimait. — Ainsi, quand il reviendrait, il trouverait tout réalisé pour lui, avec la plus délicate entente de ses désirs, ce rêve de luxe et d'élégance que chaque homme fait dans sa vie. Pourrait-il ne pas consentir à être heureux quand, pour compléter ce rêve, il verrait près de lui une femme dont il aurait été pendant trois ans la seule pensée et qui aurait employé ces trois années à étudier son cœur pour en satisfaire aveuglément plus tard toutes les exigences et tous les caprices ? Cette absorption de Lucy dans une espérance unique, l'isolement de sa vie, sa piété exaltée, sa beauté étrange avaient fait d'elle un vivant problème pour les paisibles habitants de Glen Garten. Quand le vieux Dickson, qui avait surpris en partie le secret de sa maîtresse, lui rapportait les bruits qui couraient sur son compte, il ajoutait parfois, avec une bonhomie de vieillard, qu'elle passait pour être un pen folle.

— "Oui, folle d'espérer !" répondait en souriant miss Stanby avec un mélange égal de tristesse et de gaieté. Cependant, quelque opinion que l'on eût d'elle, on l'aimait. Les pauvres, qui avaient seuls accès à Green-Castle, la bénissaient comme leur Providence. Elle avait fait de riches dons au couvent des carmélites, et les religieuses, ainsi que l'aumônier, lui témoignaient une respectueuse compassion pour ses malheurs qu'elle n'avouait pas. Cette affection et ce respect donnaient à Lucy de la confiance dans l'avenir. Elle sentait, en effet, qu'elle n'était plus la jeune fille d'autrefois, condamnée et flétrie par d'irréparables malheurs, mais bien une libre, intelligente et noble créature.

Lorsque la troisième année se fut écoulée, elle reçut d'Armand une dernière lettre timbrée de France. Elle comprit qu'il était arrivé et qu'il allait venir, et elle rompit le cachet en palissant de bonheur et de crainte

## VI

Voici ce que lui écrivait Armand :

" Pen d'heures après que vous aurez reçu cette lettre, je serai près de vous. Aurais-je cru cela possible il y a trois ans ! Mais aussi n'étions-nous pas des enfants insensés qui doutaient de l'amour ! Et l'amour opère des miracles. Nous nous sommes écrit bien souvent, nous racontant nos moindres actions, nos pensées les plus futiles ; mais je ne sais pourquoi nous n'avons jamais fait que de timides allusions à la passion qui brûlait nos âmes. Nous n'avons jamais osé nous dire que nous nous aimions. Avant de vous revoir, Lucy, je veux être plus franc ; je veux déchirer le voile qui a caché nos plus amers regrets et nos plus vives espérances ; et, pour que vous sachiez si je suis enfin digne de vous, je veux vous écrire l'histoire de mon cœur.

" Après vous avoir dit adieu à bord du brick, je suis parti désespéré. Je ne comptais plus vous revoir jamais. Je suis allé remettre l'*Argus* entre les mains de l'amiral, et il m'a chargé de le reconduire en France

Là, le ministre m'a adressé quelques félicitations banales. — On oublie si vite les malheurs ! — Je me suis alors trouvé seul, sans parents, sans amis, n'ayant devant moi qu'une carrière qui m'était devenue indifférente. Cependant j'ai voulu fur ma tristesse, ou, du moins, l'emporter avec moi aussi loin qu'il me serait possible. J'espérais que des cieus et des dangers inconnus pourraient l'étourdir. Je partis pour la Chine. J'avais conçu une vaine espérance.

" Une fois à la mer, je ne sentis en moi qu'un vide affreux. J'en ai été réduit à regretter ces deux années d'horribles souffrances pendant lesquelles je courais après vous, à tout hasard. Mais ces souffrances étaient la lutte, la vie. A chaque instant, alors, je croyais d'abord que j'allais vous retrouver et vous sauver, et, plus tard, que j'allais saisir ma vengeance. Ah ! la vengeance, mon amie, elle éivre le cœur d'une joie cruelle, mais elle le tue pour longtemps. Elle le remplit du dégoût de toutes choses, d'une apathie mortelle, qui semblent ne jamais devoir guérir ; elle le rend impuissant à aimer ou à haïr encore. J'étais ainsi. Deux ou trois fois le bâtiment fut sur le point de périr : je souriais à l'orage. Je contemplais avec délices les énormes vagues d'un vert glauque, qui mugissaient fouettées par le vent ; je rêvais une volupté profonde à me laisser rouler par elles comme dans un linceul. Mais j'avais à remplir mon devoir : j'entendais faire et je faisais à mon tour les commandements nécessaires pour lutter contre la tempête ; et, après des heures de fatigue et de combat, le beau temps revenait. Hélas ! c'était pis encore. Il y avait un brillant soleil sur les flots bleus, une douce brise dans les voiles blanches, des visages joyeux autour de moi. Que de fois je suis descendu dans ma chambre pour qu'on ne me vit point pleurer ! que de fois je me suis jeté sur mon lit pour y sangloter à mon aise ! — Chère aimée, je ne veux pas vous attrister plus longtemps. Ma détresse allait avoir un terme. Mon amour pour vous, que j'avais essayé d'oublier, que je m'imaginai être parvenu à étouffer, renaissait de ses cendres et me pénétrait chaque jour davantage. S'il m'arrivait de répéter votre nom avec des cris de rage, car je vous croyais à jamais perdue pour moi, dans d'autres instants je le répétais lentement, et il avait alors une douceur ineffable. Le temps avait fait son œuvre. Les scènes hideuses dont l'*Argus* avait été le théâtre, et dans lesquelles votre père et le mien, vous et moi avions joué un rôle, ne se présentaient déjà plus à mon esprit comme de vivants tableaux de violence et de meurtre. Les traits sanglants, jadis si nettement accusés, s'émoussaient et se décoloraient. Elles devenaient indécises et vagues ; et, à mesure qu'elles disparaissaient dans le passé, votre image se détachait radiieuse et pure sur cette nuit de mes souvenirs. Je ne vous voyais plus, comme j'avais l'habitude de vous voir, pâle et vêtue de noir, les cheveux en désordre, les traits bouleversés, un sinistre sourire sur les lèvres, mais telle qu'aux premiers jours où je vous avais connue, vêtue de blanc, le regard joyeux, me tendant la main en me disant :

" — Armand, voulez-vous être mon fiancé ? "

" Ce fut dans la relâche que nous fîmes à Bourbon que vous m'apparûtes ainsi pour la première fois. Je m'étais égaré dans la campagne, et je marchais au